

SAINT PIERRE CANISIUS (1521-1597), "MARTEAU DES HÉRÉTIQUES"



Mort en 1597, saint Pierre Canisius, fondateur du collège Saint-Michel de Fribourg, a marqué de manière importante la cité des bords de la Sarine. Après avoir reposé 395 ans au collège Saint-Michel, ses restes mortels seront transférés à la cathédrale Saint-Nicolas dans le courant de l'année 2021, pour le 500^e anniversaire de sa naissance.

Sa jeunesse

Pierre Canis ou Canisius¹ naquit le 8 mai 1521. La cité hollandaise de Nimègue fut le berceau de notre bienheureux. C'était alors une ville libre de l'empire, appartenant à l'archidiocèse de Cologne. Son père, Jacques Canis, occupa plusieurs fois à Nimègue la charge de bourgmestre.

Peu après la naissance de Pierre, sa pieuse mère Egidia mourut. Avant de paraître devant Dieu, elle réunit toute sa famille et fit promettre à son mari qu'il resterait étranger, lui et les siens, aux nouvelles erreurs qu'on propageait alors, et qu'il vivrait et mourrait fidèle à la foi catholique.

A l'âge de quatorze ans, Pierre se rendit à Cologne pour compléter ses études au collège Montane et à l'Université.

Nicolas d'Esche, prêtre d'une piété éminente, se chargea de son éducation avec une tendresse paternelle. Dans ses vieux jours, Canisius aimait à se rappeler son maître et il bénissait Dieu d'avoir guidé ses pas vers ce saint homme. Sous cette sage direction, Pierre apprit à combattre énergiquement les mauvaises inclinations de son cœur et à fuir le péché comme le plus grand des maux. « *Une seule chose*, disait-il souvent, *nous assure le salut : c'est de servir Dieu ; tout le reste n'est que leurre. Si vous possédez la science du Christ, peu importe que toute autre connaissance vous fasse défaut.* » Chaque jour Pierre devait lire un chapitre de l'Évangile et y choisir un verset instructif, afin de se le rappeler souvent pendant la journée.

Jacques Canis destinait son fils au barreau ; mais celui-ci se sentait puissamment attiré vers l'étude des

(1) En neerlandais : Peter D'Hondt.

sciences sacrées et le ministère des choses saintes. Il répondit aux avances de son père, qui lui offrait l'alliance d'une riche héritière, en faisant le vœu de chasteté, le 25 février 1540.

Peu après il entendit parler des travaux apostoliques du premier compagnon de saint Ignace de Loyola (1491-1556), Pierre Favre (1506-1546), qui était professeur à Mayence tout en s'adonnant au ministère du confessionnal et de la prédication. Canisius brûlait du désir de connaître l'homme de Dieu : il se rendit à Mayence et y suivit les exercices spirituels de saint Ignace, sous la direction de Pierre Favre. Dieu l'appela à la vie religieuse : le 8 mai 1543, il entra dans la Compagnie.

« *A partir de ce jour, écrit-il environ un an avant sa mort, dans son testament spirituel, mon unique soin fut de suivre le Christ, mon Maître, tel qu'il avait marché devant moi dans le chemin du Calvaire, pauvre, chaste et obéissant.* »

Rajeuni de corps et d'âme, nous dit-il lui-même, Canisius retourna à Cologne pour achever ses études, et fonder au bord du Rhin un établissement de la Compagnie.

Il célébra sa première messe en la fête de la Pentecôte, le 13 juin 1546.

Ses prédications dans l'ancienne et belle église de Sainte-Marie au Capitole, produisirent des fruits abondants.

Son apostolat en Allemagne

Hermann de Wied (1477-1552), archevêque et prince électeur de Cologne, séduit par Martin Luther (1483-1546) et ses adeptes, s'efforçait d'entraîner de force ses sujets dans le protestantisme : il rencontra une opposition énergique de la part du clergé, de l'Université et de la bourgeoisie de Cologne. Canisius, à peine âgé de vingt-cinq ans, fut envoyé à diverses reprises auprès du puissant évêque de Liège, Georges d'Autriche (1505-1557), et à la



**Georges d'Autriche
(1505-1557),
évêque de Liège**

cour de Charles-Quint (1500-1558), pour implorer leur secours contre l'évêque parjure : il réussit à obtenir que ce prélat fût déposé de son siège et remplacé par un digne pasteur.

Canisius prit part au Concile de Trente² comme théologien du cardinal Othon de Truchsess (1514-1573). Le Concile ayant été interrompu pendant l'été de 1547, il entreprit son premier voyage à Rome. Le saint fonda (2) Concile œcuménique de l'Église catholique qui se tient à Trente, dans le Tyrol, de 1547 à 1563, mais avec de nombreuses interruptions.

dateur de la Compagnie le serra sur son cœur avec une tendre affection, et pendant six mois, il fut lui-même son directeur et son maître dans la science de la perfection chrétienne.

Canisius a annoté plusieurs de ses précieux enseignements : « *Si vous supportez beaucoup de choses répugnantes par amour pour le Christ, elles vous assureront les joies du Saint-Esprit. Demandez cette grâce au Seigneur.* »

Au printemps de 1548, Ignace envoya Canisius au loin dans l'île de Sicile, pour y occuper la charge de professeur d'éloquence. Cependant l'Allemagne ne devait pas être longtemps privée de sa présence.

Guillaume IV (1493-1550), duc de Bavière, vivement préoccupé du maintien de la foi catholique, demanda au général des Jésuites quelques membres de son Ordre pour les chaires des sciences sacrées de l'Université d'Ingolstadt. Canisius fut l'un de ceux que choisit le saint fondateur. A son retour de Sicile il passa par Rome où il sollicita la bénédiction du pape Paul III (1468-1549), et prononça ses grands vœux en présence de saint Ignace, le 4 septembre 1549. En se prosternant sur le tombeau du Prince des Apôtres, il lui sembla recevoir avec sa bénédiction, l'assurance de sa protection spéciale. Nous lisons dans ses *Confessions* :

« *C'est là, Seigneur, que vous m'avez en quelque sorte ouvert les trésors de*

votre Cœur, en m'ordonnant de boire à cette source sacrée. Je désirais avec ardeur que votre divin Cœur déversât sur moi des flots de foi, d'espérance et d'amour. J'avais soif de pauvreté, de chasteté et d'obéissance ; je vous conjurais de me purifier, de me revêtir et de m'orner de vos dons. »

De Rome, le serviteur de Dieu se rendit à Bologne, pour vénérer les reliques de saint Dominique (1170-1221) et pour obtenir le grade de docteur en théologie. Puis il traversa les Alpes et prit la route d'Ingolstadt.

A l'arrivée de Canisius, Ingolstadt était encore une cité catholique, malgré les ravages que le « libre évangile » y avait exercés. La paresse s'étalait à côté de la grossièreté. L'oubli de la doctrine chrétienne se traduisait par l'abandon des pratiques religieuses ; le saint sacrifice était déserté ; le respect humain empêchait beaucoup de monde de prendre part au culte.

Canisius ne se contenta pas de répandre la science : il évangélisa le peuple par des sermons et des catéchismes. Il récitait en chaire des prières appropriées au peuple, conduisait processionnellement les enfants par les rues en chantant de pieux cantiques, et amenait les étudiants à la Table sainte.

Son apostolat en Autriche

La sève d'une vie nouvelle se réveilla partout et produisit une abondante floraison. Instruit des travaux

du serviteur de Dieu, le pieux Ferdinand (1503-1564), roi des Romains, voulut l'avoir à Vienne, sa capitale. Le bienheureux y débuta par l'enseignement à l'Université, en 1552. Dans les premiers temps, ses conférences furent peu suivies ; on y comptait à peine une douzaine d'auditeurs ; mais bientôt leur nombre s'accrut au point que le conseil de la ville dut mettre à la disposition de Canisius une des principales églises de la capitale.

Canisius fut nommé successivement aux charges de prédicateur de la cour, de directeur du collège seigneurial et d'administrateur du diocèse. Pendant le Carême de l'année 1553, il parcourut la Basse-Autriche en prêchant et en administrant les sacrements dans un grand nombre de villages privés de leurs pasteurs.

Deux ans plus tard, le roi le chargea de fonder à Prague un collège de son Ordre et d'annoncer la parole de Dieu dans la cathédrale. Les Hussites de Bohême écumaient de rage. Un jour, tandis que le bienheureux célébrait les saints mystères dans l'église Saint-Clément, une grosse pierre vint s'abattre au milieu du sanctuaire.

Ce n'était là qu'une des nombreuses injures dont l'apôtre avait à souffrir. On l'insultait par des paroles grossières, des chansons dif-



Ferdinand I^{er}
(1503-1564)

famantes et des calomnies haineuses. « *Aimons ceux qui nous persécutent et nous calomnient, écrivait-il en 1560 à un confrère, les ennemis de l'Église nous traitent d'assassins des âmes, de chiens d'enfer, de loups dévorants, de princes des menteurs. Que Dieu soit loué et qu'il daigne*

permettre que ces outrages soient les avant-coureurs d'une lutte plus laborieuse et d'une mort sanglante ! »

Provincial en Allemagne

En 1556, saint Ignace le nomma premier provincial de l'Ordre pour l'Allemagne du sud. La même année, nous le retrouvons à Ratisbonne occupé à stimuler, pour la défense de l'Église, le zèle des princes et des évêques réunis à la diète de l'empire. L'année suivante, les ordres du Pape et de l'empereur le contraignirent à prendre part au célèbre colloque de Worms. Il fut l'un des porte-voix du parti catholique, et soutint une lutte très vive contre Philippe Melancthon (1497-1560), le chef du parti adverse : les protestants se retirèrent vaincus et humiliés.

En 1558, Canisius trouva le temps de prêcher une mission à Straubing, ville de la Bavière inférieure, d'assister à Rome à la première Congrégation générale de la Compagnie et de partir pour la Pologne, où Paul IV (1476-1559) l'envoyait à la suite du nonce.

Mais l'empereur Ferdinand ne tarda pas à rappeler auprès de lui, à Augsbourg, son cher Canisius, afin de s'aider de ses conseils pendant la durée de la diète.

La puissante et riche cité d'Augsbourg avait, en 1537, chassé de ses murs son évêque et son chapitre, renversé les autels et brisé les saintes images. Le clergé y était rentré, mais la vie catholique ne se relevait pas du coup qui l'avait si profondément abattue. A la procession de la Fête-Dieu, en 1559, on compta une vingtaine de fidèles. Cette même année, la chaire de la cathédrale étant devenue vacante, le chapitre supplia Canisius de vouloir l'occuper. Il se rendit à ses désirs et y persévéra pendant sept ans. Aussitôt on vit se presser à la Table sainte des centaines d'hommes depuis longtemps oublieux de leurs devoirs ; le jeûne et l'abstinence, les pèlerinages et les œuvres de miséricorde refleurirent avec un nouvel éclat. Le 5 mars 1561, le bienheureux reçut de Pie IV (1499-1565) une lettre qui lui témoignait joie et reconnaissance.

Au plus fort de ces travaux, l'infatigable apôtre posait les fondements des collèges de la Compagnie à Munich, à Innsbruck, à Dillingen ; il répondait à l'appel des pères du Concile en se rendant une seconde fois à Trente, et guidait l'empereur, alors à Innsbruck, dans les plus graves questions religieuses.

Lorsqu'en 1565 saint François de Borgia (1510-1572) fut élu à Rome général de la Compagnie, Canisius fit partie de la Congrégation qui le choisit. Le Pape Pie IV l'envoya auprès des princes, des évêques du Rhin avec la mission de promulguer les décrets du Concile de Trente et de veiller à leur exécution. L'année suivante, nous le trouvons aux côtés du cardinal Commendon, légat du Saint-Père à la diète d'Augsbourg. Un an plus tard il est à Wurzburg, en Franconie, évangélisant le peuple et assistant de ses conseils le zèle du pieux évêque.

En 1569, il fut déchargé du provincialat, afin d'écrire, à la demande du pape Pie V (1504-1572), deux savants ouvrages pour la défense de la doctrine catholique. Ces travaux ne l'empêchèrent pas d'occuper le poste de prédicateur à la cour de l'archiduc Ferdinand, à Innsbruck, de prêcher deux fois le Carême à Landshut, en présence du pieux duc Guillaume de Bavière, et de se rendre à Rome, en 1573, pour donner à Grégoire XIII (1502 -1585) un compte rendu de la situation de l'Eglise d'Allemagne.

Après avoir visité, sur l'ordre du pape, deux cours princières en Allemagne, il assista à la diète de Ratisbonne comme conseiller du délégué pontifical, le cardinal Morone.

Le vaillant serviteur de Dieu se montrait si sévère envers lui-même,

dans la pratique du jeûne et des exercices de la pénitence, que ses confrères étaient sans cesse contraints de l'exhorter à songer à sa santé et à ménager ses forces. Tant de travaux et de soucis avaient blanchi ses cheveux et cassé sa voix, quand Dieu l'appela, à l'âge de septante ans, à de nouveaux et rudes labeurs, en Suisse.

Son apostolat en Suisse

Bien longtemps avant la fin du XVI^e siècle, une partie notable du peuple suisse avait abandonné la foi de ses pères. La catholique ville de Fribourg, entourée d'Etats protestants, courait grand risque de subir l'entraînement général. Dépourvue de tout établissement d'enseignement supérieur, elle se voyait contrainte d'envoyer ses fils à la recherche de la science en dehors de ses murs, et déjà plusieurs d'entre eux avaient frappé à la porte d'institutions protestantes.

Le nonce du pape, Jean-François Bonomi (1536-1587), un ami intime de saint Charles Borromée (1538-1584), témoin désolé de cette situation lamentable, résolut d'y porter remède en fondant un collège de la Compagnie de Jésus à Fribourg. Le conseil de la ville, plein de zèle pour la bonne cause, accueillit avec transport les propositions du nonce. Canisius fut chargé par ses supérieurs de la fondation du collège. Le 10



décembre 1580, il traversa Berne en compagnie du nonce et arriva le même jour à Fribourg : on l'accueillit comme un messenger céleste. Sans perdre de temps, il se mit à prêcher et à enseigner le catéchisme avec ses compagnons à Saint-Nicolas et dans les autres églises de la ville. En même temps, ils distribuaient à la jeunesse le pain de la science.

Un acte officiel émané du conseil de Fribourg, en 1626, lui rend témoignage en ces termes : « *Le père Canisius visitait souvent les malades, il déployait un grand zèle au confessionnal et recevait tous ceux qui venaient le trouver, avec une profonde humilité jointe à une vive charité.* » Grâce à ses soins, la ville fut dotée d'une imprimerie. Ses exhortations et ses conseils décidèrent le gouvernement à prendre les mesures les plus sages pour la défense de la foi et des bonnes mœurs.

Enflammés par le feu de sa parole, les citoyens de Fribourg se rassemblèrent dans l'église de Saint-Nicolas et prirent solennellement l'engagement de garder intact le dépôt de leurs saintes croyances et de sacrifier plutôt leur vie que d'abandonner la foi catholique. Il en fut de même dans les campagnes. Canisius les parcourait en bénissant et en prêchant, sans avoir égard à son âge et aux rigueurs de l'hiver.

Pendant ce temps s'élevaient, sur une colline dominant la ville, les élégantes constructions du collège. Achevé du vivant de notre bienheureux : il fut l'ornement de la cité et une pépinière de science et de vertu pendant des siècles. Une chapelle provisoire avait été construite pour les besoins du culte. Le 5 août 1599, jour de son inauguration, Canisius, âgé de septante-cinq ans, se fit entendre pour la dernière fois du haut de la chaire. A peine pouvait-on suivre les accents de sa voix, mais sa vue seule réchauffait les cœurs. Retenu dans sa chambre par les infirmités de l'âge, il aimait encore à donner l'enseignement religieux, surtout à ceux qui projetaient d'abandonner l'erreur pour rentrer au sein de l'Eglise. (...)

L'Allemagne, jalouse de l'honneur de posséder son apôtre, tenta à diverses reprises de le ramener sur son territoire, mais divers empêchements s'opposèrent à son départ de Fribourg. « *Saint Nicolas ne me laisse pas partir* », disait-il en souriant.

Fribourg eut ainsi le bonheur d'être témoin de sa bienheureuse mort et de conserver ses restes mortels.

Après une cruelle maladie de trois mois, supportée avec une patience héroïque, et après avoir reçu avec une dévotion touchante les derniers sacrements, il mourut le 21 décembre 1597, jour de la fête de saint Thomas, vers quatre heures de l'après-midi. La

chambre mortuaire fut transformée en chapelle : le corps du bienheureux fut inhumé dans l'église de Saint-Nicolas, devant le maître-autel, jusqu'à ce que l'achèvement de l'église du Collège permit d'y transférer cette précieuse dépouille, en 1625.

Ce qu'il a été pour l'Eglise

« *Pierre Canisius*, dit le grand historien Jean Janssen, fut un des réformateurs les plus illustres et les plus influents du XVI^e siècle. » Il était par excellence un ami des enfants. Partout où il allait, il donnait l'enseignement du catéchisme : les petits enfants couraient à sa rencontre et l'aimaient comme un père.

Aussi infatigable comme écrivain que comme prédicateur, Canisius eut toujours en main la plume pour instruire et pour édifier : il publia des écrits des Pères, combattit dans de savants ouvrages les erreurs des hérétiques, laissa aux prêtres des explications détaillées des évangiles, composa des livres de piété à l'usage des malades, des princes, des étudiants et du peuple.

Il fit pour les Suisses le récit de la vie et des miracles de leurs principaux protecteurs : saint Bêat, saint Maurice et ses compagnons, saint Fridolin, sainte Ida de Toggenbourg, le bienheureux Nicolas de Flüe. Il écrivit pour le canton de Soleure la vie des saints Ours et Victor, il dédia la vie de saint Bêat au canton de Lucerne.

Mais, celui de ses ouvrages qui eut le plus d'éclat, fut son *Catéchisme catholique*, qu'il composa à la demande du roi Ferdinand, pour combattre le catéchisme dont Martin Luther avait inondé l'Allemagne. Depuis l'année 1555, cet ouvrage, reproduit à d'innombrables éditions, devint pour des milliers d'âmes un guide céleste. A la mort de son auteur, il avait été publié plus de deux cents fois et était traduit en onze langues différentes.

Le prévôt Werro pouvait dire avec raison, au tombeau de Canisius, qu'il avait été comme un patriarche pour l'Eglise en Suisse, et une colonne de la foi catholique. Et l'Allemagne le rangeait à bon droit au nombre de ses apôtres.

Jamais Pierre n'eût opéré ces prodiges, si la sainteté de sa vie n'avait témoigné de la sainteté de ses doctrines. Il ne cherchait que Dieu ; à Ingolstadt, comme on le pressait vivement, il refusa énergiquement d'accepter la place de vice-chancelier de l'Université, dont les revenus étaient considérables.

Le Chapitre de Strasbourg lui ayant envoyé une riche aumône pour le remercier des importants services qu'il avait rendus au diocèse, il la renvoya aussitôt. Pendant des années l'empereur Ferdinand fit auprès de l'homme de Dieu les démarches les plus instantes pour le décider à accepter l'évêché de Vienne : jamais il ne

parvint à vaincre son humilité. Dans les dernières années de sa vie, on trouvait encore le père Canisius occupé à balayer les corridors du Collège de Fribourg. Lorsqu'il fut question de la fondation d'un Collège à Messine, en Sicile, saint Ignace demanda à ses fils s'ils étaient disposés à s'y rendre : *« Je suis prêt à aller partout, lui écrivit Canisius, à Messine, dans les Indes ou ailleurs : et à Messine, je me soumettrai à toutes les charges que l'obéissance pourra m'imposer ; peu importe que je sois cuisinier, ou jardinier, ou portier, ou élève, ou professeur. »*

On l'a comparé à un marteau qui broyait l'hérésie. Toutefois, son cœur brûlait de charité pour les dissidents : *« Nous devons nous efforcer de témoigner une charité sincère aux égarés et à ceux qui les pervertissent, afin de ne laisser échapper aucun moyen de leur faire du bien. »* Il puisait ces sentiments si nobles aux sources d'une oraison continuelle. A Fribourg, il avait l'habitude de consacrer sept heures à la prière ; on le trouvait baigné de larmes et tellement absorbé en Dieu, qu'il ne voyait, ni n'entendait ce qui se passait autour de lui.

Sa dévotion envers le divin Cœur de Jésus était touchante : il le louait et l'exaltait avec des paroles tout enflammées d'amour. Non moins tendre envers Marie, il aimait à se rendre, le chapelet à la main, au sanctuaire vénéré de Notre-Dame



de Bourguillon. Il recommandait avec ardeur le pèlerinage de la Vierge d'Einsiedeln. A l'autel, il apparaissait plein de majesté et brûlant d'une ardeur séraphique. Les habitants de Fribourg s'estimaient heureux d'assister à sa messe.

Sur les autels

Déjà de son vivant, Canisius était partout regardé comme un saint. Son tombeau devint un lieu de pèlerinage ; les objets qui lui avaient servi furent vénérés comme des reliques. Bientôt on parla de grâces nombreuses obtenues par son intercession.

Dès 1625 et 1626, les évêques d'Augsbourg, de Freising et de Lausanne commencèrent les informations juridiques sur sa vie et ses miracles. En 1740 s'ouvrit le procès apostolique pour sa béatification. Interrompu par les guerres et les bouleversements du XVIII^e siècle, il fut repris en 1833 par Grégoire XVI (1765-1846,) qui proclama solennel-

lement, en 1844, l'héroïcité des vertus de Canisius.

Après mûr examen, Pie IX (1792-1878) confirma, le 17 avril 1864, quatre miracles obtenus par l'intercession du serviteur de Dieu et le rangea au nombre des bienheureux le 20 novembre 1864.

La même année, l'évêque de Lausanne et de Genève, Mgr Etienne Marilley (1804-1889), fit exhumer les ossements de Canisius dans l'église Saint-Michel ; on les transporta dans un autre endroit de la même église, sous l'autel consacré au divin Cœur de Jésus.

En 1897, il fut proclamé le deuxième Apôtre de l'Allemagne par le pape Léon XIII (1810-1903). Le pape Pie XI (1857-1939) le canonise et le déclare Docteur de l'Eglise le 21 mai 1925, jour de l'Ascension, à Rome.

(d'après le Manuel pour visiter avec dévotion sa chambre et son tombeau, de Othon Braunsberger, s.j. – 1896)



Après avoir reposé 395 ans au collège Saint-Michel (ici le gisant, œuvre majeure de l'artiste Marcel Feuillat de 1939), les restes mortels de saint Pierre Canisius seront transférés à la cathédrale Saint-Nicolas dans le courant de l'année 2021